

Samir Amin, Isabelle Eynard
et Barbara Stuckey

FÉMINISME ET LUTTE DES CLASSES

I. Une méthode.

Le marxisme n'est pas un dogme, mais une méthode, révolutionnaire, dialectique et matérialiste. Elle s'oppose à celle fondée sur le préjugé de l'« objectivité scientifique ». « Il ne s'agit pas d'interpréter le monde, mais de le transformer¹. » On ne peut comprendre sans agir : la recherche de la vérité s'inscrit nécessairement dans une perspective libératrice.

Libération de quoi ? C'est là qu'apparaît le caractère dialectique de la méthode : se libérer de « tout », car le tout détermine les parties. L'oppression de l'être humain s'exerce simultanément dans tous les domaines et sous des aspects multiples. Il n'y a pas une juxtaposition d'oppressions (de classe, de sexe, de nation) dont chacune aurait ses racines propres, autonomes. En fait, ce sont tous les aspects de la vie sociale qui constituent la réalité matérielle. Tous les problèmes de la société relèvent du matérialisme historique comme méthode. Les concepts de modes de production, formations sociales, classes sociales, infrastructure et superstructure, détermination en dernière instance et dominance, ethnies et nations, Etat et famille, etc., sont ici des concepts clés. La question n'est pas de savoir s'ils doivent être retenus ou rejetés, mais s'ils doivent ou non être enrichis de nouveaux concepts. Si l'on accepte le matérialisme historique, la superstructure est déterminée en dernière instance par l'infrastructure, qui est la base économique de la société. Comment est généré et approprié le surplus dans une formation sociale donnée ? Cette question est la base de tout.

1. Marx, *Thèse sur Feuerbach*, Ed. Sociales.

La méthode révolutionnaire et dialectique est toujours celle du mouvement ouvrier. C'est en cela que la lutte du prolétariat contre le capitalisme est décisive dans tous les domaines, et qu'elle diffère de celle des classes montantes de toutes les sociétés antérieures. Car jusqu'au capitalisme la lutte contre la rareté — la domination de la nature — impose aux luttes de classes des limites étroites que révèle l'aliénation religieuse. Le capitalisme résout le problème de la rareté, mais il le fait au prix de l'accumulation, c'est-à-dire de l'aliénation marchande que la transformation de la force de travail elle-même en marchandise introduit dans la vie sociale.

L'apparition du prolétariat voit formulées les premières utopies socialistes. Ces utopies, à la différence des précédentes, imaginent un monde très réaliste libéré de toute forme de l'oppression : religieuse, économique, politique, familiale, nationale. On n'est jamais parvenu depuis à imaginer mieux, ou plus. Le socialisme scientifique découvrira qu'il ne s'agit pas d'utopies, mais d'un avenir possible parce que les intérêts du prolétariat lui correspondent, d'un avenir nécessaire à la survie de l'humanité au sens que le capitalisme conduit de lui-même à l'autodestruction, au cas où le prolétariat ne parviendrait pas à remplir sa mission historique.

Avant d'examiner comment la révolte féminine elle-même pose son problème, il est utile de remonter aux origines du mouvement ouvrier. Ce n'est pas un hasard si les utopies du début du XIX^e siècle conçoivent la libération de la femme dans un langage étonnamment moderne. *Le Nouveau Monde amoureux* de Fourier saisit déjà l'essentiel : la nature oppressive de la famille et ce qu'Alexandra Kollontai² appellera le développement nécessaire du « potentiel d'amour » de la société.

Marx et Engels vont beaucoup plus loin. Car la découverte de la clé de l'oppression moderne (la marchandise), comme celle de l'oppression ancienne (la dépendance de la nature), ouvre de nouvelles perspectives, fondées sur une prise de conscience de l'aliénation des êtres humains (marchande aujourd'hui, religieuse hier). Engels insiste sur le caractère historique de la famille, appelée, comme l'Etat, et pour les mêmes raisons, à disparaître. Il écrit : « Les

2. *Marxisme et révolution sexuelle d'Alexandra Kollontai*, textes présentés par Judith Stora-Sandor, Maspero, 1973.

rappports entre les sexes se transformeront en rapports *purement privés* où la société n'a pas à intervenir (...) parce qu'il (le communisme) supprimera la propriété privée, qu'il élèvera les enfants en commun et détruira ainsi les deux bases principales du mariage actuel, la dépendance de la femme vis-à-vis de l'homme, et celle des enfants vis-à-vis des parents. »

L'aliénation marchande, traduction idéologique des exigences de la propriété privée, est la base sur laquelle la société capitaliste est constituée dans la totalité de ses formes et institutions, Etat et famille inclusivement. Débarassés de cette aliénation, les rapports entre l'individu et la société seront d'une nature nouvelle : à la soumission de l'individu à la société succède la liberté réelle de l'individu. L'idée est là que les rapports entre les sexes sont actuellement gouvernés par ceux qui régissent la société et que l'oppression des femmes, qui a des aspects particuliers, est néanmoins aussi une forme nécessaire de l'oppression générale. L'idée est là que l'organisation de la reproduction de l'espèce n'est pas indépendante de celle de la reproduction sociale, que la famille est une institution sociale et non une nécessité de la reproduction de l'espèce, que l'opinion selon laquelle les enfants doivent être éduqués par les parents est un mythe nécessaire à l'organisation de la reproduction sociale.

Toute l'activité de Marx et d'Engels sera consacrée désormais à se battre sur ces positions dans le mouvement ouvrier. Car l'idéologie de la bourgeoisie, l'idéologie dominante de la société, freine constamment la prise de conscience du prolétariat, tend à la limiter et à la « récupérer » en sauvegardant l'essentiel. L'essentiel, pour une société de classes, c'est la division du travail (manuel et intellectuel, de conception et d'exécution, etc.), qui perpétue l'aliénation et la marchandise. Des sections entières du mouvement ouvrier sont tentées de réduire le socialisme à un capitalisme sans capitalistes. Sauf la substitution de la propriété publique à celle du capital privé, rien n'est changé dans la société en vue : la division du travail demeure, la hiérarchie dans l'organisation, et, par conséquent, les institutions nécessaires pour le fonctionnement d'une société qui reste une société de classes.

On en revient à la philosophie mécaniste (économiste), idéaliste et non révolutionnaire. Il n'y a pas de fossé entre ce marxisme vulgaire et l'analyse de la sociologie bour-

geoise : chaque phénomène est observé « empiriquement », en isolement, et attribué à une « causalité spécifique » unilatérale. La division du travail et la hiérarchie sont des nécessités « techniques », la famille une exigence de la psychologie humaine ou de l'éducation, l'inégalité entre les hommes et les femmes — avouée ou refusée — doit être examinée en relation avec la « spécificité des sexes ».

Alexandra Kollontai, elle, est incapable de concilier le communisme avec le maintien de la famille et de l'oppression des femmes. Pourquoi ? Parce que la fin de l'aliénation marchande permet et exige en même temps le développement du « potentiel d'amour » de la société, la liquidation de l'égoïsme individualiste et l'épanouissement de relations humaines généreuses. La coopération sans hiérarchie, dans tous les domaines, la fin de la division du travail, ne sont possibles certes que parce que le problème de la rareté est résolu, parce que la domination de la nature est surmontée, mais elles exigent une véritable révolution culturelle.

Celle-ci requiert que l'être humain devienne capable de générosité. L'aliénation marchande et la concurrence réduisent aujourd'hui le champ où il est capable de « reconnaissance réciproque des droits de l'autre », de « sollicitude et d'aptitude à écouter et à comprendre les mouvements de l'âme de l'autre ». Contraint à être un loup pour les autres dans la société, l'homme peut-il être un homme dans ce que l'on appelle sa « vie privée » ? Il le croit, parce qu'il lui faut rétablir un équilibre entre l'horreur de la vie réelle et l'image idyllique dont il a besoin. De là quelques mythes idéologiques essentiels à la reproduction du système.

Le premier est « l'amour exclusif ». Idéalement, l'amour exclusif devient « propriété, possession absolue des époux l'un par l'autre ». Cet absolutisme, toujours contredit dans la réalité, est la transposition au domaine des relations entre sexes de la propriété privée. D'apparence mutuelle, cette possession est en réalité celle de la femme par l'homme. Autre aspect nécessaire d'accompagnement de ce mythe : la pérennité, fondée sur l'hypothèse démentie d'une invariabilité de l'être au cours de sa vie. Invariabilité qui témoignerait d'ailleurs d'une incapacité de progresser. Mais la pérennité remplit des fonctions essentielles : pratiques — l'indissolubilité du mariage, condition de la famille bourgeoise, lieu d'accumulation des

richesses à transmettre — et psychologiques, car cette « garantie » apaise et console. Pourtant, elle appauvrit évidemment, car elle dispense du respect intégral de la personnalité de l'autre, d'une attention réfléchie et permanente. Elle réduit donc la capacité de développement continu de la sensibilité, de l'intuition et de l'intelligence, de la générosité.

Le second de ces mythes est « l'amour maternel exclusif ». On veut que le couple constitue le lieu essentiel de l'éducation des enfants. Là encore, on veut transformer l'extraordinaire égoïsme qui fait que chaque homme et chaque femme ne puissent pas être un père et une mère pour chaque enfant en une « vérité éternelle », fondée sur l'« instinct ». La famille devient le lieu privilégié de reproduction d'êtres impotents comme leurs parents.

Il faut comprendre, comme l'écrivait Kollontai, que « c'est grâce aux efforts des prolétaires et non des féministes que la femme se libérera progressivement du joug de la famille », ou, comme le proclame Nelcya, « que la révolution sera prolétarienne, pas sexuelle, pas féminine³ ». Phrases brutales qui peuvent être interprétées dans le sens contraire de ce qu'elles veulent dire : récupérées par le chauvinisme mâle pour nier l'importance de la révolte féminine, brandies par le féminisme bourgeois pour se désolidariser des prolétaires. La formule : « La révolution sera socialiste, pas nationaliste » a été naguère l'objet de polémiques idéologiques analogues.

2. Autonomie du problème féminin ?

La thèse que nous appellerons celle de l'autonomie absolue de l'oppression féminine peut être formulée de la façon suivante⁴ :

1. L'oppression des femmes est spécifique parce qu'elle n'est pas liée, à l'origine, à une situation économique ; la

3. Nelcya in *Libération des femmes, année zéro*, Maspero, 1972.

4. Cette thèse est celle du courant féministe le plus avancé dont les formulations les plus cohérentes sont en Angleterre celles de Juliet Mitchell (*Woman's Estate*) et en France de plusieurs groupes féminins (voir notamment Nelcya, *op. cit.*, et Claude Alzon, *La Femme potiche et la femme bonniche, pouvoir bourgeois et pouvoir mâle*, Maspero, 1973).

femme, par sa fonction dans la reproduction de l'espèce, est dépendante de la nature plus que les hommes et ce trait spécifique a prévalu jusqu'à nos jours ; c'est pour cette raison que les hommes ont pu placer les femmes sous leur dépendance.

2. L'explication historique des origines serait la suivante : la fonction de reproduction des femmes a entraîné chez les hommes une peur de cette puissance formidable ; une telle fonction était une supériorité mais également une faiblesse, parce que les femmes, accaparées par la fonction de reproduction, ne pouvaient participer à égalité avec les hommes à la lutte contre la nature. Les hommes ont mis à profit cette vulnérabilité en créant la première division du travail, qui est devenue une hiérarchie : d'un côté, les femmes vouées à la reproduction, de l'autre les hommes conquérant la terre. Cette division du travail exclut les femmes du pouvoir politique. De plus, les hommes s'approprient cette richesse (les enfants) que créent les femmes par le moyen de la famille, laquelle réduit les femmes à un statut dépendant dans le processus de reproduction de l'espèce.

3. Cette situation se perpétue dans les mêmes formes essentielles. On constate que les femmes sont toujours exclues du pouvoir politique. Toutes les sociétés de classes sont des sociétés de classes exclusivement masculines ; les femmes accèdent à leur statut de classe par les hommes (père, frère, mari).

4. Nous sommes parvenus à un moment décisif, parce que le progrès de la biologie permet enfin aux femmes de contrôler leur corps, de maîtriser le processus de reproduction de l'espèce, donc de récupérer leurs capacités physiques et psychiques potentielles, parce qu'elles peuvent enlever aux hommes le pouvoir qu'ils s'étaient approprié sur les enfants, donc faire éclater la famille. Marx croyait que c'était le prolétariat qui pourrait briser la famille ; non, seules les femmes le peuvent. Cette tâche est essentielle, parce que la famille est le lieu privilégié de la reproduction du système de la hiérarchie et de l'oppression. Les femmes doivent donc se joindre au prolétariat pour l'aider à prendre conscience que sa libération passe par celle des femmes.

On doit certes distinguer ces thèses féministes « révolutionnaires » de celles des autres courants du mouvement féminin. Il existe, au moins aux Etats-Unis et en Europe du Nord, un féminisme réformateur bourgeois ou social-démocrate, dont Betty Friedan⁵ est sans doute l'interprète la plus connue ; ses objectifs semblent se limiter à la suppression des discriminations entre les sexes à l'intérieur du système, discriminations au demeurant encore plus sournoises et scandaleusement marquées aux Etats-Unis qu'en Europe⁶. Ici la critique de la société, souvent acerbe et juste, s'attaque aux « institutions », considérées une après l'autre, isolément, dans la bonne tradition de l'empirisme anglo-saxon, sans que jamais on ne s'élève à saisir leur unité et leur signification d'ensemble : on continue donc à ignorer que la société américaine est capitaliste !

Une tendance plus radicale est apparue néanmoins, dont Kate Millett a sans doute formulé la stratégie : aller au-delà de la suppression des discriminations pour envisager de collectiviser les tâches domestiques et l'élevage des enfants⁷. On découvre alors que c'est la société qui est malade, mais on ne sait pas très bien la nature de sa maladie. Ce courant radical paie cher l'absence d'une tradition ouvrière ayant son autonomie idéologique, caractéristique de l'Amérique du Nord. Le marxisme étant totalement ignoré⁸, on est parti du populisme anglo-saxon et de la « gauche » freudienne, avec toutes les ambiguïtés que cela pouvait entraîner.

Cet échec conduit au « nationalisme féminin », c'est-à-dire à une déclaration de guerre des sexes : au rêve d'une société féminine, débarrassée des hommes, comme le proclame Valerie Solanas et Jill Johnson⁹. « Grâce au progrès technique, on peut aujourd'hui reproduire la race

5. Betty Friedan, *The Feminine Mystique*, 1963.

6. Le fait que le statut réel des femmes est encore plus misérable aux Etats-Unis qu'en Europe, même latine, est constaté statistiquement par Rolande Ballorain dans *Le Nouveau Féminisme américain*, Denoël, 1972.

7. Kate Millett, *Sexual Politics* ; voir également Shulamith Firestone, *The Dialectic of Sex*.

8. Les quelques marxistes, que l'on retrouve surtout dans les rangs du trotskysme (comme E. Reeds), ne représentent pas un courant féministe autonome. Une analyse plus avancée existe néanmoins celle de Margaret Bentson (« One Political Economy of Woman's Liberation », *Monthly Review*, sept. 1969).

9. Valerie Solanas, *SCUM Manifesto* ; Jill Johnson, *The Lesbian Nation*.

humaine sans l'aide des hommes (ou ailleurs sans l'aide des femmes) », proclame Solanas. On a conscience de l'horreur de la société américaine, on dénonce l'argent, la compétition, la hiérarchie, le pouvoir et le gouvernement, responsables de l'infamie. Mais, comme on ne croit pas à une révolution possible (Solanas la réduit d'ailleurs à l'hypothèse d'un acte « fait par les hommes »), on en vient naturellement à attribuer le malheur de l'humanité à l'espèce masculine (« aux gênes imparfaits du mâle »). Et, conclusion logique, si l'on doit détruire les hommes, l'hétérosexualité disparaît. Solanas en profite pour révéler le fond de sa haine du sexe en général : « Le sexe ne permet aucune relation. C'est au contraire une expérience solitaire, elle n'est pas créatrice, c'est une perte de temps. Une femme peut facilement, bien plus facilement qu'elle ne pourrait le penser, se débarrasser de ses pulsions sexuelles et devenir suffisamment cérébrale et décontractée pour se tourner vers des formes de relations et des activités vraiment valables. » Réapparaît le vieux fond de puritanisme qui fait de l'acte d'amour un péché.

Un parallèle avec le mouvement noir s'impose spontanément : on oscille entre le réformisme plat et le rêve anarchiste impuissant, tous deux récupérés évidemment comme, jusqu'à présent, tous les autres mouvements sociaux dans ces pays.

Il faut comparer ce type de mouvements féministes à ceux de la Russie révolutionnaire des années 20 et de la Chine contemporaine. La révolution russe a tenté de « libérer les femmes ». Elle l'a fait sérieusement, mais avec les mêmes moyens et les mêmes méthodes qu'elle a tenté de « libérer le prolétariat », c'est-à-dire par en haut. Elle a décrété l'abolition du mariage, l'amour libre, l'égalité rigoureuse des sexes, etc. Mais, dans ce domaine comme dans les autres, aucune maturation des masses n'avait préparé la révolution, et l'Etat s'est substitué à la Société. On a créé des crèches, enlevé les enfants à l'éducation familiale pour la confier à des « spécialistes », etc. On sait comment cela s'est terminé : l'amour libre n'a pas libéré les femmes, mais seulement donné l'occasion aux hommes de se débarrasser des derniers vestiges « du sens des responsabilités », les crèches et les écoles ont reproduit une société de classes, puisque on ne remettait pas en question la hiérarchie et la division du travail. Et la famille patriarcale a repris le dessus.

Si l'expérience chinoise est parvenue à faire avancer les femmes « de la critique de la féminité à celle de la société¹⁰ », c'est parce qu'il a pris conscience de la nature des erreurs soviétiques. La Chine tente de socialiser — et non d'étatiser — l'éducation, la maternité, l'élevage des enfants, etc. Pour cela elle évite de séparer le combat des femmes de celui de la société dans son ensemble, pour l'abolition de la division et de la hiérarchie du travail. Elle part de l'hypothèse qu'hommes et femmes sont déformés et aliénés par l'oppression de classes et celle du sexe féminin qui l'accompagne, et que rien ne sera obtenu sans qu'ils ne se désaliènent les uns et les autres parallèlement. Elle postule que, potentiellement du moins, la sensibilité masculine et celle des femmes sont identiques ; que le caractère « mâle » n'est pas dû aux gênes masculins et la « féminité » à ceux des femmes. Elle rejette tout psychologisme.

Revenons à la thèse féministe radicale que nous avons reproduite plus haut en rappelant les quatre thèses : même Juliette Mitchell et Nelcya, qui sont les plus cohérentes et les plus avancées des féministes radicales, ne distinguent pas la contradiction fondamentale d'une société de ses contradictions secondaires. Elles ignorent donc la question même de l'articulation des contradictions. Or la contradiction fondamentale se situe toujours au niveau du mode de production, et rend compte de la génération du surplus et de son appropriation par la classe exploitée : c'est là le sens du matérialisme historique, de la détermination en dernière instance par la base économique. Les autres contradictions, quelles que soient leur origine et leurs particularités, sont soumises à la contradiction fondamentale, elles sont remodelées de manière à servir l'exploitation de classes. Cela ne leur enlève rien de leur importance, dans la mesure où il est toujours possible que le système entier soit remis en question à partir de ces « marges instables », de ces « périphéries ». Mais les contradictions secondaires ne peuvent devenir le maillon faible du système que si la revendication libératrice de masse à laquelle elles répondent est formulée en termes révolutionnaires.

Le mythe des origines est discutable. Loin d'être exclues de la lutte contre la nature, les femmes assurent dans les

10. Voir Claudie Broyelle, *La Moitié du ciel*, Denoël, 1973.

sociétés les plus primitives à partir de la révolution néolithique non seulement la reproduction de l'espèce mais encore l'agriculture sédentaire ; les premiers cultes religieux, dressés à la fécondité double (de la femme et de la terre), en témoignent. Les femmes sont néanmoins toujours exclues du pouvoir politique suprême. Pourquoi ? Une explication possible est que la politique est le prolongement de la guerre, et que celle-ci est le fait des hommes, puisque les femmes sont cantonnées dans la reproduction de l'espèce et l'agriculture. En fait, tout cela n'a pas grande importance pour ce qui est des stratégies de libération. L'analyse en termes d'« origine historique » des phénomènes a toujours pour fonction de remplacer la dialectique de l'ensemble organisé des contradictions qui définissent une société donnée par un mécanisme linéaire et unilatéral quelconque, choisi en fonction de ce que l'on veut démontrer. Cette « analyse » devient alors la justification scientifique d'une idéologie : celle du nationalisme, ou celle du féminisme, par exemple.

La chose apparaît clairement lorsqu'on considère le mythe de la « violence d'origine » développé par Dühring¹¹. Celui-ci prétend expliquer la naissance des classes sociales et de l'exploitation par la guerre et la soumission des vaincus. Cette explication linéaire s'inscrit dans la ligne de Darwin et du mécanisme « biologique » : la survivance des plus aptes (physiquement, biologiquement). Le mythe remplit parfaitement sa fonction idéologique : il situe l'antagonisme ethnique avant celui des classes, il affirme l'antériorité historique de l'oppression ethnique. Il servira donc le nationalisme en affirmant que l'oppression nationale (ou raciale) qui se perpétue à travers les âges est autonome. Il permettra d'éluder l'essentiel, à savoir comment l'oppression nationale est mise au service de l'oppression fondamentale des classes.

Il en est de même du mythe de la « psychologie d'origine », formulé pour la première fois par Freud, dans une version « mâle », à propos de Moïse¹². Freud place à l'origine le meurtre du père et le combat des jeunes mâles entre eux pour la possession des femelles, et fait tout dériver de cette prétendue « psychologie », soi-disant

11. Voir *L'Anti-Dühring* de F. Engels.

12. Voir Freud, *Moïse et le monothéisme, Totem et tabou*, Gallimard. Pour une critique de ce « psychologisme », voir Robert Castel, *Le Psychanalysme*, Maspero, 1973, chap. IX et X.

éternelle. Dans l'optique du freudo-marxisme, la famille précède l'organisation sociale, elle la préfigure (Père = Patron = Pouvoir) ; dans cette optique, on ne s'occupe pas de la génération du surplus, ou plutôt on en voit une conséquence, un prolongement de la famille. A cette ligne d'analyses unilatérales juxtaposées nous voudrions opposer celle de l'analyse globale, dialectique et historique de l'articulation des oppressions, dans la perspective de la libération totale.

3. Etat, famille et modes de production.

La simultanéité de l'Etat et de la famille comme instruments sociaux de l'oppression constitue le point de départ de cette analyse. Mais les formes de l'Etat, comme celles de la famille, se soumettent aux exigences du mode de production dominant et déterminent les formes (variées) de l'oppression. Car l'oppression, au-delà de sa constance comme abstraction, est variée : celle du prolétaire n'est pas celle de l'esclave, et celle de la femme du monde capitaliste n'est pas celle de la femme dans l'économie naturelle.

Commençons par la fin de l'histoire : le monde capitaliste. La découverte de l'inconscient par Freud fournissait les fondements permettant de jeter un pont réunissant la psychologie individuelle aux exigences de la reproduction sociale. Freud ne le voit pas, et donne une dimension éternelle à la réalité capitaliste. Reich retourne la proposition de Freud et pose la question juste et révolutionnaire : il ne s'agit pas d'expliquer pourquoi certains êtres se révoltent (les névrosés), mais pourquoi dans l'ensemble ils ne se révoltent pas contre l'oppression¹³.

Cependant, Reich prétend découvrir la fonction essentielle du refoulement sexuel dans le mécanisme de ce façonnement d'êtres qui acceptent l'oppression. Nous dirons que cette découverte concerne un mécanisme possible de l'acceptation de l'oppression du capitalisme. Car ici l'aliénation marchande exige que l'humanité rejette la possibilité (désormais effective) d'une suppression du

13. Wilhelm Reich, *Matérialisme dialectique, matérialisme historique et psychanalyse, la Fonction de l'orgasme, l'Irruption de la morale sexuelle*, etc.

travail (de l'exercice, enfin, du « droit à la paresse »). Et pour cela le refus de la jouissance est essentiel. D'ailleurs, certaines sociétés précapitalistes ignorent le refoulement sexuel : c'est sans doute qu'elles n'en ont pas besoin, l'aliénation religieuse suffisant ici à assurer la reproduction sociale.

A un stade de son développement, le capitalisme a bien pu utiliser le refoulement sexuel pour atteindre ses fins. On comprend même qu'il en ait été ainsi dans des sociétés en transition, où les vestiges de la valeur d'usage et du goût de la jouissance étaient encore vivants, comme l'étaient la société anglaise du XVII^e au XIX^e siècle ou encore l'Allemagne des Hohenzolern et de Weimar. D'où la fonction importante que le puritanisme protestant a pu remplir¹⁴. Mais ce moyen devient inutile à partir du moment où la valeur marchande est directement acceptée comme elle l'est aujourd'hui dans les sociétés capitalistes les plus développées. On entrevoit déjà que le capitalisme peut s'offrir le luxe de ne plus refuser la « jouissance sexuelle » aux exploités, mais au contraire l'intégrer, en la réduisant au statut d'une marchandise banale. La vente d'instruments permettant de procurer un orgasme mécanique dans les supermarchés scandinaves illustre ce changement. Qu'il s'agisse désormais d'une marchandise, cela découle du fait que la recherche d'un partenaire est devenue inutile : la relation de l'être humain à l'objet se substitue à celle des êtres entre eux. Relation par conséquent bien conforme à l'« individualisme » bourgeois, c'est-à-dire à l'isolement nécessaire des individus, eux-mêmes choses à produire du profit.

Marcuse et l'école de Francfort mettront l'accent sur cette nouvelle forme de récupération de la sexualité : l'aliénation marchande totalement intériorisée dans un monde qui a oublié la valeur d'usage et la jouissance réelle permet de substituer la « tolérance répressive » et l'autorépression à la répression externe, qui fait appel à la religion et aux policiers. La voie de « l'homme unidimensionnel » est ouverte. Les philosophes antinazis de l'école de Francfort, réfugiés aux États-Unis, y apprennent qu'ils peuvent discuter « librement » de tout en sociologie, sauf de la religion et de la propriété privée ! On leur reprochera d'être restés dans le cadre du psychologisme,

14. Voir Domhoff et Birmingham, *Science and Society*.

alors qu'ils fournissaient tous les éléments pour en sortir. Ainsi, dans *Eros et civilisation*, Marcuse attribue à un mécanisme psychanalytique retourné (la désublimation répressive) un effet que la société obtient en fait directement par l'aliénation marchande triomphante¹⁵.

La perte de la dimension historique qui caractérise le freudo-marxisme, et qui est étroitement liée à la vision de l'autonomie de l'oppression féminine (puisque celle-ci n'aurait pas changé malgré l'évolution des forces productives), ne permet plus de comprendre les termes de l'alternative en perspective.

Une des branches de cette alternative est caractérisée par la persistance possible de l'aliénation marchande — et donc de l'oppression — malgré la disparition de l'oppression spécifique des femmes. L'univers de Georges Orwell, celui de 1984¹⁶, est l'aboutissement logique nécessaire de la satisfaction des revendications du féminisme bourgeois. En 1984, on ne distingue plus d'hommes et de femmes ; ils sont parfaitement symétriques. Et pourtant, quelle perfection dans l'horreur ! La famille n'est plus le lieu de l'oppression des femmes, car la domination de la nature dans le domaine de la reproduction de l'espèce est parfaite. Elle est le lieu du façonnement d'êtres (symétriques, hommes et femmes, sans importance) qui acceptent l'oppression : l'oppression des enfants par un père et une mère symétriques, dans la famille, prépare l'oppression symétrique des adultes par l'Etat.

En vérité, la revendication féministe fondée sur la théorie de l'autonomie de l'oppression des femmes conduit à accélérer la marche vers 1984. La solution social-démocrate va dans le même sens. Voyez la Suède.

Il n'y a aucune symétrie entre l'oppression spécifique des femmes et une autre oppression, spécifique aussi d'une certaine manière, mais en réalité générale, celle des classes. Dans l'articulation des oppressions, celle des classes est dominante. C'est à partir de là que l'on peut remonter la chaîne de l'histoire pour examiner comment concrètement s'articulent le rôle de l'Etat et celui de la famille dans l'organisation efficace de l'oppression dans sa totalité, comment l'idéologie (dans son aspect général

15. Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, Ed. de Minuit, 1968 : *Eros et civilisation*, Ed. de Minuit, 1963.

16. G. Orwell, 1984, Gallimard.

et dans ses aspects particuliers, notamment dans le domaine de la morale sexuelle) remplit ses fonctions, et comment s'articulent les différents aspects de l'oppression. Autrement dit, ce qu'il faut faire, c'est une histoire de la famille et de l'oppression féminine en relation réelle avec celle de la société, de l'Etat et des formations sociales.

Dans les formations précapitalistes, qui s'organisent autour de l'appréhension directe des valeurs d'usage, la famille est l'unité de production. Les femmes y sont intégrées à la vie économique comme les hommes. Le travail féminin n'est pas exclusivement « ménager » ; et d'ailleurs on ne doit pas distinguer ce travail du travail aux champs, puisqu'il s'agit dans les deux cas de production de valeurs d'usage. C'est par une projection en arrière de la distinction, valable pour le capitalisme seul, entre le travail ménager (qui reste production de valeurs d'usage) et le travail social (production de valeurs d'échange), qu'on commet l'anachronisme du jugement de valeur selon lequel le travail féminin de ces époques serait déprécié comme il l'est dans notre société. Les formes de la division technique du travail entre hommes et femmes sont, dans ces sociétés, variables à l'extrême, comme les formes de l'organisation familiale. Le « refoulement sexuel » n'est pas la règle générale, bien qu'il existe dans certains cas. Le rôle de la famille dans l'éducation des enfants n'est que partiel, la société ayant déjà ses moyens propres d'intervention (classes d'âges, initiation, écoles...). La dépendance supplémentaire des femmes à l'égard de la nature coexiste avec celle de l'humanité en général ; elle est acceptée avec le même fatalisme que les autres formes de la dépendance, la maladie, la famine, etc. Il reste que les femmes sont toujours exclues du pouvoir politique des classes dirigeantes. Et c'est sur ce point, et ce point seul — mais il est d'importance — que se reflète la « fatalité » spécifique de la maternité et son reflet idéologique (l'« infériorité intrinsèque » du sexe féminin). On constate que, dans toutes ces sociétés, mariage et amour sont disjoints. Le mariage est une affaire sociale, qui a pour fonction d'assurer la reproduction de l'espèce et celle du mode de production (des unités de production adéquates, des lignées régnautes nécessaires, etc.). L'amour se situe en dehors de cette organisation sociale, et cela est reconnu comme « normal ».

Il est souvent d'ailleurs un droit de la personnalité conçu d'une manière symétrique pour les hommes et les femmes privilégiés, les seuls qui aient droit à l'humanité ; ainsi l'amour chevaleresque des seigneurs et des femmes de la noblesse, celui des prêtres et des prêtresses d'Egypte, etc. Comme on voit, la famille est déjà façonnée en fonction des exigences de la reproduction sociale.

Le capitalisme ne représente, malgré quelques apparences, aucun progrès dans ces domaines, car, ici comme ailleurs, il est le moment de la négation. Mais il représente aussi l'ouverture de la possibilité d'une libération. Avec lui apparaît en effet la séparation du travail ménager et du travail social. Le mythe féministe, tant qu'il ne prend pas conscience de la domination de l'aliénation marchande, idéalise le travail social. Le travail ménager n'est pas plus monotone, plus abrutissant que le travail social parcellisé ; quoi de plus destructeur pour la personnalité humaine que de tourner des boulons ou de remplir des formulaires ! C'est sans doute pourquoi les femmes du prolétariat, qui savent ce que leurs époux subissent, sont moins sensibles que les intellectuelles aux appels de ce type de féminisme. L'« avantage » du travail social est ailleurs : dans son caractère collectif, qu'il faut opposer à l'isolement de la femme dans sa « cuisine », et la possibilité d'une récolte collective qui en découle, alors que la femme n'en a pas l'occasion.

C'est aussi grâce au capitalisme ascendant que désormais mariage et amour ne sont plus disjoints... en théorie, évidemment. Pourquoi ? Parce que la famille n'est plus l'unité de production, mais celle dans laquelle s'organisent l'accumulation du capital à transmettre et la consommation. Il en est ainsi jusqu'à une époque récente, tant que le capital reste personnifié par le capitaliste, le bourgeois du XIX^e siècle et d'une bonne partie du XX^e. Il faut alors pour la reproduction du mode de production renforcer l'isolement de la famille par rapport aux autres aspects de la vie sociale, renforcement rendu possible par le fait que la famille devient le refuge des vestiges de la valeur d'usage. Cet isolement accroît l'oppression que les hommes exercent sur les femmes. Il introduit un nouvel élément, ou le renforce : le refoulement sexuel.

Mais le capitalisme continue sa marche. Le développement des forces productives lui impose de revêtir des formes de plus en plus abstraites, sociales. Le bourgeois

capitaliste cède la place à la société anonyme (la corporation) et la famille cesse d'être le lieu de l'accumulation. L'héritage perd son importance. La famille devient seulement l'unité de consommation. En même temps, le travail ménager disparaît avec l'équipement électro-ménager de l'Américaine des classes moyennes. Il n'y a plus de refuge dans les valeurs d'usage, il n'y a plus de jouissance sexuelle, il n'y a plus rien : à peine doit-on donner l'illusion que les femmes ont encore un rôle social en aggravant la fonction d'éducation des enfants et le rôle décoratif de la femme-objet dans la promotion sociale du mari. Voilà le terme de la famille bourgeoise... et le début de sa crise contemporaine.

L'unité de consommation que constitue la famille bourgeoise interdit de voir l'oppression des femmes comme celle d'une classe spécifique « opprimée au niveau économique » dans le système de production, selon les termes de Nelcya. Car le travail ménager ne crée pas de valeurs d'échange, et l'exploitation capitaliste se situe au niveau de cette seule création de la valeur d'échange. L'exploitation ne doit pas être vue comme résultant d'un rapport direct entre le capitaliste (individuel) et le prolétaire (individuel). Marx insiste sur ce point que le capital est à la fois social (global) et parcellisé (individuel), comme le prolétariat est à la fois une classe et une somme d'individus. Le capital social exploite le prolétariat comme classe (et ce prolétariat est constitué de familles de prolétaires). Le travail ménager, production de valeurs d'usage, gratuit comme toute production directe de valeurs d'usage dans le capitalisme, agit (et réduit) la valeur de la force de travail. En ce sens, les femmes ne sont pas « exploitées » par leurs maris, mais sont, avec leurs maris, exploitées par le capital (et même superexploitées). Des analogies peuvent être faites ici avec d'autres situations où la création de valeurs d'usage permet la surexploitation : ainsi le paysan africain, qui produit pour le marché et pour sa subsistance, est surexploité parce que son activité de production de subsistance réduit pour le capital la valeur de sa force de travail. En ce sens, ce ne sont pas les femmes en général qui sont exploitées, bien qu'elles soient toutes opprimées, mais les femmes des prolétaires qui sont surexploitées.

Dans ce sens aussi on peut dire que l'oppression des femmes grandit avec le développement du capitalisme.

Le progrès n'est pas linéaire, et les libérations partielles apparentes sont récupérées pour renforcer une oppression renouvelée dans ses formes.

Paradoxe : l'Américaine des classes moyennes serait plus opprimée aujourd'hui que la femme européenne ou même l'Américaine d'hier ? Entendons-nous bien. Les femmes ont toujours été opprimées. Mais leur oppression n'excluait pas qu'elles étaient nécessaires à la reproduction de la formation sociale dans son ensemble et pas seulement pour assurer la reproduction biologique. Paysanne travailleuse ou même ménagère assurant la subsistance familiale aux débuts du capitalisme, la femme est nécessaire à la société. On la bat, on l'enferme, mais elle existe ; on la « vénère » en tant que mère, que bonne travailleuse et même qu'objet sexuel, comme c'est le cas dans le monde latin ou arabe. Car la jouissance aussi existe, comme la valeur d'usage, bien que réservée aux hommes qui s'approprient les femmes, et dès lors singulièrement appauvrie et déformée.

Dans le capitalisme évolué, le triomphe de la valeur d'échange est si total que la jouissance est inconnue : le puritanisme n'a plus besoin d'être imposé. D'ailleurs la frigidité générale ne devient-elle pas la règle, mal compensée par l'exhibitionnisme pornographique ? En même temps le travail ménager disparaît. La femme est désormais totalement inutile, pur objet de décoration, si ce n'est qu'elle est encore nécessaire pour la reproduction biologique. On dira que des sociétés du tiers monde sont apparemment encore plus oppressives : on a quelques intuitions dans ce domaine, comme la thèse de Germaine Tillion concernant le monde méditerranéen¹⁷. Mais c'est un fait que, dans chaque société, le capitalisme aggrave l'oppression des femmes par rapport à leur situation antérieure.

4. *L'alternative du féminisme : réforme ou révolution.*

Les moyens anticonceptionnels ne sont pas une nouveauté. Et chaque société a su « contrôler la natalité ». Ce contrôle n'a cependant jamais été à la disposition des femmes. Et il ne l'est pas davantage en général aujourd'hui.

17. G. Tillion, *Le Harem et les cousins*, Le Seuil.

d'hui dans les sociétés capitalistes, encore que la simplicité des moyens modernes et leur plus grande efficacité donnent effectivement aux femmes une plus grande marge de liberté. Mais la manière même de concevoir les moyens anticonceptionnels révèle la nature de l'opération envisagée. Car on parle toujours de « maîtrise des femmes sur leur corps ». Cela paraît signifier qu'il n'y aurait pas lieu de penser au contrôle des hommes sur leur corps. On ne s'étonne pas que la recherche concernant la pilule soit tout entière fondée sur cette vision que le corps des femmes, « imparfait », et lui seul, doit être contrôlé. Une société libre cherchera à donner à tous les êtres humains — hommes et femmes — la maîtrise de leur corps, non seulement pour maîtriser la fertilité, mais parce que cette domination de la nature est la condition matérielle de la jouissance libre.

Bien entendu, on est loin de cet objectif : des relations hétérosexuelles désaliénées restent impossibles tant que les moyens de contrôle de la nature des femmes sont conçus pour limiter les effets de la nature « incontrôlable » des hommes. Mais la « pilule » donne malgré tout, pour la première fois, à la femme la possibilité de se battre au lieu d'accepter la fatalité de la nature, ultime héritage — énorme, il est vrai — de cette aliénation religieuse qui a précédé l'aliénation marchande. C'est en ce sens que notre époque constitue un moment exceptionnel pour frapper ce maillon faible de la chaîne de l'oppression.

Il appartient donc aux femmes de constituer une organisation propre. Les opprimés sont naturellement préoccupés par l'oppression particulière qu'ils subissent. L'antagonisme entre les hommes et les femmes, fût-il de la nature d'une contradiction au sein du peuple, est ressenti comme tel par les femmes. Pour prendre conscience de leur propre aliénation, pour la dépasser et inscrire leur lutte dans l'assaut général contre la famille, l'Etat et les classes sociales, les femmes doivent se retrouver, s'exprimer librement. C'est d'ailleurs dans la mesure où il en sera ainsi que les hommes eux-mêmes pourront comprendre qu'oppressés dans leur famille ils ne peuvent sérieusement se révolter contre l'oppression hors de celle-ci.

Mais, que le mouvement féministe puisse participer à cette libération générale ne signifie pas qu'il en soit automatiquement ainsi. Car l'alternative est ici comme ailleurs :

réformes et récupération dans le cadre du système d'oppression porté à un nouveau stade de son développement, ou transformation radicale du système dans son ensemble et libération totale. Chacune des deux options a ses fondements théoriques, ses objectifs finaux et ses stratégies propres.

La première option est fondée sur l'autonomie du problème féminin. Elle donne à une réalité incontestable, mais partielle, la dépendance particulière de la femme en tant que reproductrice de l'espèce à l'égard de la nature, la dimension d'une totalité autonome. Elle nourrit donc l'illusion qu'il est possible, en libérant les femmes de cette dépendance, de résoudre le problème féminin. Isolant les parties de la totalité, elle s'interdit de voir que les femmes peuvent être libérées de leur oppression spécifique sans que l'humanité dans son ensemble le soit. Elle s'interdit donc de comprendre que la perspective de la perfection dans l'horreur — 1984 — est aussi possible, que dans cette perspective l'oppression générale est portée à un niveau supérieur tandis que les oppressions spécifiques disparaissent.

Quant à la stratégie qui lui correspond, elle se résume dans deux revendications claires. La première est l'égalité des droits dans le système, c'est-à-dire l'intégration des femmes comme force de travail symétrique à celle des hommes. Le système peut leur accorder cela, non sans difficultés certes, tout comme il peut accorder des augmentations de salaires. Il se pourrait que, sous la pression de la revendication, le système actuel de surexploitation des femmes par leur exclusion de la production capitaliste et leur réduction au travail ménager devienne moins rentable que leur exploitation directe.

La seconde revendication complète la première ; c'est celle du droit à un comportement sexuel analogue à celui des hommes. Jusqu'ici, le mariage bourgeois a été la règle, mariage dont le déséquilibre immanent était surmonté par la prostitution. L'assymétrie, l'oppression des femmes par les hommes, réduisait la prostitution à celle de femmes. L'égalité dans l'horreur accepté, c'est la tolérance d'une prostitution masculine qui commence déjà à se dessiner. De fait, les prostitutions féminine et masculine sont les compléments de l'impotence amoureuse de la société oppressive.

Les libéraux du système prônent l'union libre. Pour-

tant l'échec de ces expériences répétées devrait faire comprendre que l'impotence amoureuse due à l'aliénation générale, à l'oppression générale, interdit le succès limité à un secteur de la vie sociale. Tout comme la « participation » dans l'entreprise devient une farce dans le cadre du système, tout comme l'indépendance juridique des Etats ne supprime pas l'oppression nationale, il est illusoire de vouloir faire du jardin secret des individus un territoire isolé de la société. Quelques individus privilégiés, par-ci par-là, y réussiront peut-être, plus ou moins, mais à l'échelle globale l'échec est certain. En vérité, la voie réformiste paraît déjà bien malade au départ. Chaque progrès réel réalisé dans cette direction, loin d'atténuer l'insatisfaction, l'exacerbe : drogue, pornographie, supersexisme marchand, néo-mysticisme traduisent cet échec.

Au terme de cette voie « autonomiste » se profile le « nationalisme féminin ». *La Nation lesbienne*, titre heureux de Jill Johnson, laisse entendre l'abandon de la lutte pour une transformation de la société dans son ensemble. L'échec conduit au repliement. Mais ce repliement est alimenté et même manipulé par les classes sociales qui ne veulent pas changer le monde et les féministes, comme les nationalistes dans un autre domaine, risquent d'en être les premières victimes : les nations qui refusent la remise en cause fondamentale du capitalisme restent dominées *de facto*¹⁸.

Ce que sera la sexualité d'une société désaliénée ne peut être imaginé, encore moins formulé, en termes de « règles naturelles » (« saines ») et d'« exceptions » (« anormales »), fussent-elles « tolérées ». Les concepts mêmes de morale, règles, lois, normalité et anormalité, tolérance, supposent l'Etat et la famille chargés de leur application. Pour nous, la seule définition de « normal » est « non aliéné ». Comme Engels le sentait déjà, le communisme, c'est la liberté des individus (au pluriel). La dialectique de l'être social supérieur (désaliéné) et de l'animal qui survit en lui, enfouie par des siècles d'oppression, reprendra ses droits. Hétérosexualité, bisexualité, homosexualité perdront leur sens, au moins leur sens actuel.

Le fondement théorique de l'option révolutionnaire réside dans une compréhension réelle de la signification

18. Voir Samir Amin, *Le Développement inégal*, Ed. de Minuit, 1973.

de la mission de libération universelle du prolétariat. Ne faisons pas de cette mission une prophétie religieuse ; et ne soyons pas victime du choix du mot, témoins seulement que l'imperfection de notre langue humaine traduit celle de la société. Pour la première fois, en effet, dans l'histoire, la nature peut être suffisamment dominée pour que le problème de la rareté soit résolu ; pour la première fois, les êtres humains peuvent être réellement maîtres de leur corps. Pour la première fois, l'aliénation religieuse disparaît, faisant place à la plus générale, la plus abstraite des oppressions, celle de la marchandise ; pour la première fois, l'être humain est lui-même réduit à l'abstraction de la force de travail marchandise. Dès lors, il ne peut plus que tout ou rien ; il n'y a plus de solutions médianes.

Il importe que le mouvement des femmes ne soit pas féministe, mais prolétarien, car, si la lutte pour l'affirmation de leur personnalité coïncide pour les femmes du prolétariat avec leurs intérêts de classe, il n'en est pas de même pour les femmes qui se rangent aux côtés de la bourgeoisie. La révolte prolétarienne restera impuissante si elle ne vise pas à libérer l'humanité dans son ensemble de toutes les oppressions. Et, pour nous, le prolétariat, ce n'est pas la somme des prolétaires (masculins, pour la plupart) directement exploités dans les usines. Cette vision étroite du prolétariat, qui le conduit au mieux à jeter un regard condescendant sur « les femmes » (et, de la même manière, sur les « peuples d'outre-mer ») à libérer, est celle de l'économisme. Le prolétariat, c'est l'ensemble des hommes et des femmes du centre et de la périphérie opprimés par le capital : 90 % de l'humanité.

La crise de l'institution familiale, jointe à celle de l'Etat, de la morale, renforcent le caractère exceptionnel du moment. Les « vertus masculines » — la « virilité » — sont tombées de leur piédestal. Elles apparaissent de plus en plus pour ce qu'elles sont : la veulerie, l'opportunisme et le carriérisme, la lâcheté — en fait, la violence barbare et le manque de finesse, la pauvreté du cœur et de l'esprit. Et il ne serait pas difficile de faire l'éloge de la femme, plus fine, plus courageuse, parce que plus sensible — plus « humaine », parce que moins intégrée dans ce système.

Le féminisme existe. Saluons-le comme l'expression d'une chance de plus de transformer le monde. L'importance de la dénonciation, enfin systématique, de l'hypocrisie ouverte ou subtile, des mille expressions de l'infériorité

risation des femmes, a retenti comme un coup de tonnerre dans le ciel serein de l'oppression quotidienne. Nous ne sommes pas des amateurs de juste milieu. Les « extravagances » de révoltés ne nous donnent jamais l'occasion de rire mais de réfléchir et d'agir. Aucune révolte n'est amusante ; mais aucune révolte n'est non plus spontanément la voie royale de la révolution.